

En marge de l'Histoire

> **Texte de Gérard Macé** Poète, essayiste, traducteur et photographe, présenté et commenté par Adeline Liébert

La notion de « marge » convient bien à l'œuvre de Gérard Macé. Ainsi, dans leur présentation du numéro de la revue des Sciences Humaines qui lui est consacré, Marc Blanchet et Jean-Yves Masson écrivaient que l'auteur des *Balcons de Babel*¹, du *Dernier des Égyptiens*², ou plus récemment du recueil *Promesse*, tour et prestige³, fait « bouger les lignes », « déplac[e] les frontières entre les genres littéraires⁴ », comme si sa vocation était de

brouiller les catégories existantes pour se tenir à la marge de l'institution littéraire et, dans cette marge, redistribuer les cartes d'une partie toujours à rejouer qui est l'aventure même de la littérature, exploratrice de continents nouveaux, découvreuse de trésors cachés, de continents oubliés, gardienne fragile mais obstinée de la mémoire de l'humanité⁵.

En affirmant lire « comme on navigue [...] d'abord à l'estime, puis avec un crayon comme au-dessus des cartes marines⁶ », Macé rend mouvante la marge elle-même, ou plutôt il institue la marge comme mouvement, mouvement des yeux du lecteur ou du crayon sur le papier imprimé, déplacement du texte d'une forme dans une autre, d'une pensée vers un horizon de métamorphoses. C'est ainsi que dans *Pensées simples*⁷, paru en 2011, Gérard Macé écrit en marge de la langue et de la littérature, des mythes et de la civilisation, pour retenir dans les filets de son texte ce qui se dérobe aux voyages et aux lectures, aux souvenirs et aux rencontres. L'espace littéraire qu'il dessine est une marge semblable à « la carte de l'empire » qui ins-

pire le titre de son deuxième volume de *Pensées simples*, paru trois ans après⁸. Dans la nouvelle de Borges à laquelle il se réfère, une carte se superpose point par point à l'Empire qu'elle représente. Macé y voit une image de la littérature, mais peut-être que le titre est aussi révélateur de l'idée qui tisse l'ouvrage en même temps qu'il en est la marge : la réalité n'est pas extérieure aux feuilles des livres, on ne peut la penser qu'à la ressentir et à renoncer au leurre de la saisir. Aussi la marge se révèle-t-elle une affaire non d'organisation ou de proportion, mais de regard. Se dépouiller de la croyance aux origines, aux grands récits, à l'univocité de la vérité et de la parole, aux centres impossibles et fallacieux, transforme la marge en un espace dont la désignation la plus juste serait peut-être le vide médian des Chinois, cet espace sans lequel rien ne peut être, qui élève tout ce qu'il articule et engendre le souffle qui anime toute chose.

Le vide médian, la marge, c'est par exemple l'image des « livres mouillés par la mer » que Macé a choisie d'adopter pour son prochain recueil de *Pensées simples*⁹. De ces pensées en marge de l'écume des livres et des océans, Macé nous a fait l'amitié de nous confier un petit extrait. Il se présente sous la forme d'une liste de fragments qui reviennent sur sa lecture d'un ouvrage très documenté sur les navires négriers de la marine anglaise, le tout encadré d'un exorde et d'un envoi dont les accents emplissent les blancs et les marges de son propos. Chaque tiret est une **réécriture** d'un passage repéré dans le texte source¹⁰ que Macé nous invite à

aller voir en indiquant des numéros de page. Ces marges d'un affolant florilège investissent des citations qui interrogent les lisières de l'histoire. Car si aucune empreinte ne s'inscrit jamais sur les flots, ces « rouleurs éternels de victime¹¹ », les hommes savent que c'est en marge des grands événements que s'écrit la véritable Histoire, celle que les écrivains, plutôt que les historiens, savent nous rendre palpable avec les écarts qui leur sont propres.

Ajoutons que, pour ouvrir la marge à la spirale qui ne lui est pas étrangère, ce texte en marge de l'Histoire, sera suivi d'une « glose à la marge ».

J'ai lu *À bord du négrier* un crayon à la main, comme je fais souvent. Jamais, je crois, je n'avais coché autant de passages pour être sûr de les retrouver. Les crochets, les étoiles, les traits dans la marge m'apparaissent aujourd'hui comme autant de marques de cruauté, ou comme les pâles reflets de ces fers rouges qu'on n'hésitait pas à poser sur la chair des esclaves.

- Un Noir rebelle, qu'on avait surnommé le capitaine Tomba, fut embarqué un jour sur le *Robert*, un navire venant de Bristol. Son évocation ayant échoué, le capitaine Harding préféra lui sauver la vie en raison de sa valeur marchande, et sacrifia trois autres esclaves pour faire un exemple.

Il en tua un immédiatement, écrit Marcus Rediker, puis obligea les deux autres à dévorer son cœur et son foie. Enfin il hissa une femme par les pouces, la fouetta et la dépeça avec des couteaux devant les autres esclaves, jusqu'à ce que mort s'ensuive (page 32).

- À la fin des années 1760, sur le navire *Africa*, on soumit huit mutins au « tourmenteur », des pinces chauffées à blanc pour brûler la chair des victimes. Le cuisinier, un Noir dont le nom ne nous est pas parvenu, soupçonné sans preuve d'avoir encouragé la révolte, est quant à lui enchaîné en haut d'un mât, jusqu'à ce qu'il meure après de longs jours sans nourriture (page 46).

- Entre 1769 et 1771, à bord de l'*Unity*, des esclaves prêts à se révolter avaient prévu un suicide collec-

tif en cas d'échec. Les tentatives de suicide étaient d'ailleurs si courantes à bord des négriers, qu'on les avait équipés de filets tout autour du bastingage (page 53).

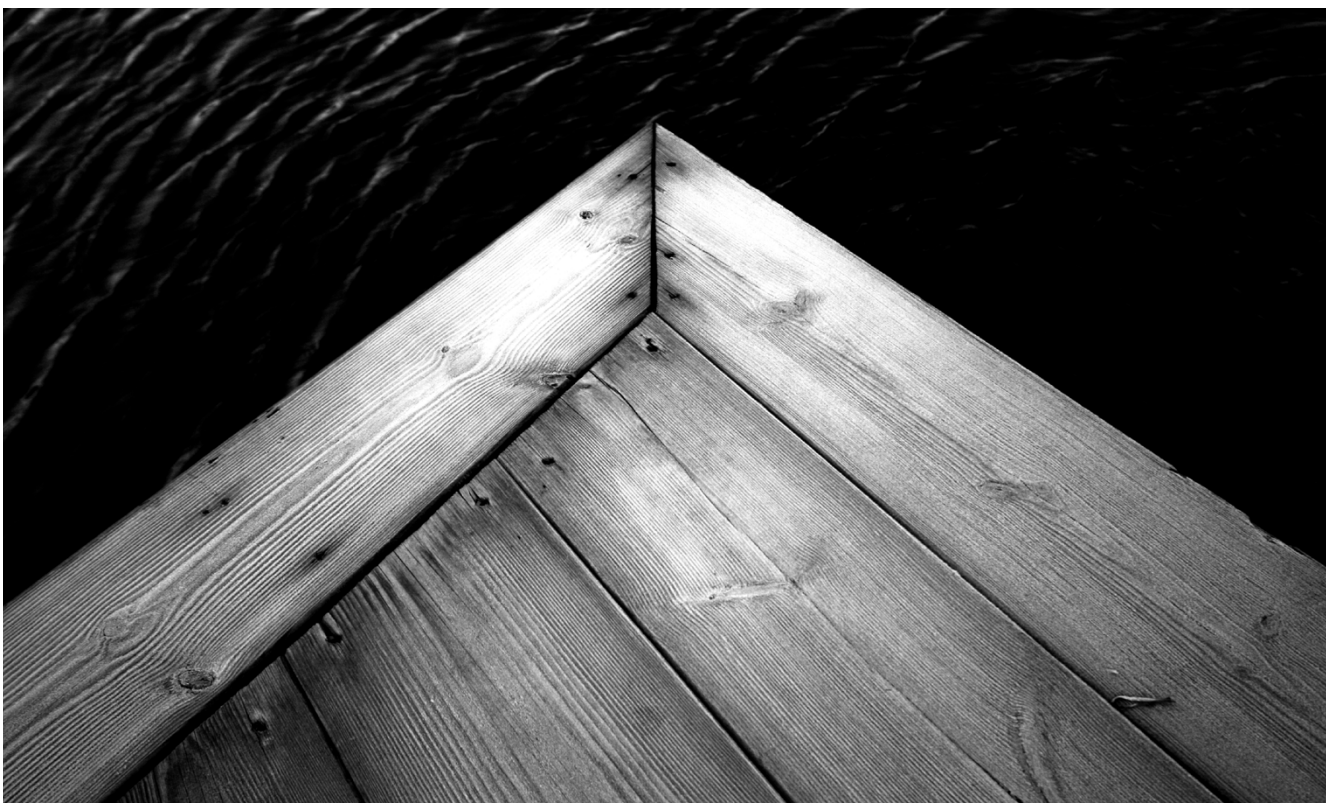
- À la fin de 1783, on fit monter à bord du *Brooks* un homme et toute sa famille, accusés de sorcellerie par un chef de village qui voulait se débarrasser d'eux. À bord de ce sinistre navire, qui se dirigeait vers la Jamaïque, l'homme se laissa mourir de faim comme tant d'autres. Mais il fit davantage, en essayant de se trancher la gorge avec ses ongles. L'homme sauvé recommença, survécut à ses blessures, puis mourut d'inanition au bout de huit ou dix jours (page 33).

- À bord d'un navire négrier qui appartenait au marchand Humphrey Morice, on marquait les esclaves au

fer rouge, sur la fesse, des lettres K et S. La femme de Morice s'appelait Katherine, et sa fille Sarah (page 55).

- Les capitaines choisissaient des favorites, qui devenaient des esclaves sexuelles, et les officiers pouvaient violer les femmes sans crainte de représailles. John Newton, capitaine repent, livra ce témoignage en 1788 :

« Quand les femmes et les jeunes filles sont menées à bord du navire, nues, tremblantes et terrifiées, peut-être épuisées par le froid, la fatigue et la faim, elles sont bien souvent l'objet de grossièretés obscènes de la part des sauvages blancs. Les pauvres créatures ne peuvent comprendre la langue qu'elles entendent, mais les regards et les manières des locuteurs sont bien suffisamment intelligibles. Les proies sont immédiatement réparties en imagination, et mises de



© John Ivar Andresen

côté jusqu'à ce qu'une occasion propice se présente. » (page 351).

- Le capitaine Richard Jackson, au milieu du XVIII^e siècle, transforma son navire en enfer privé. C'est son second, John Newton, qui raconte les supplices réguliers dont il est le témoin. Par exemple, ce traitement qu'il fait subir à un premier groupe :

« Il les découpa ; c'est-à-dire qu'avec une hache, il leur trancha d'abord les pieds, puis les jambes au-dessus du genou, puis les cuisses ; de la même manière, il s'attaqua à leurs mains, puis à leurs bras juste au-dessus de leurs coudes, puis à leurs épaules, jusqu'à ce que de leur corps il ne reste qu'une sorte de tronc d'arbre dont toutes les branches avaient été coupées ; puis, pour finir, il leur trancha la tête. Et, tandis qu'il procédait, il jetait les membres puants et les têtes au beau milieu du groupe d'esclaves tremblants qui étaient restés enchaînés sur le pont principal. »

Le deuxième groupe a droit à une autre torture, une autre invention du même capitaine :

« Il attacha autour de la partie supérieure de leurs têtes une fine chaîne métallique, très souple, que les marins appelaient un *point*, et ce d'une manière assez lâche pour qu'on puisse y introduire un levier. Il tira progressivement sur le levier, si bien que l'étau se fit de plus en plus serré, jusqu'au point où les yeux des esclaves sortirent de leurs orbites ; quand il fut suffisamment repu de cruauté, il leur trancha la tête. »

Un témoin de l'époque assure que ces actes ne témoignaient pas seulement d'une folie individuelle, mais que la

plupart des marins, et tous les capitaines, pratiquaient la torture parce que « la cruauté générale du système le permettait, voire l'exigeait » (pages 318-319).

- La maladie s'emparant du *Zong*, en 1781, le capitaine Luke Collingwood décida de jeter des esclaves à la mer, parce que « si les esclaves meurent de mort naturelle, c'est une perte sèche pour les propriétaires du navire ; mais s'ils sont jetés vivants dans la mer, ce sera une perte pour les assureurs ». Le soir même l'équipage balança 54 esclaves par-dessus bord, deux jours plus tard 42 autres, un peu plus tard 26 encore. Dix esclaves parvinrent à se suicider en se jetant à la mer, ce qui porta le total des morts à 132, au cours de ce seul épisode (page 350).

- La consolation d'un grand nombre d'esclaves, c'était de retourner dans leur pays après la mort, à condition que leur corps soit entier. Les capitaines qui le savaient s'employaient donc à malmenier les cadavres, comme ce capitaine qui réunit un jour tous les esclaves sur le pont principal, afin qu'ils voient le charpentier découper les têtes. Les cadavres jetés par-dessus bord, il annonça aux Noirs terrorisés que « s'ils étaient déterminés à revenir dans leur propre pays, ce serait sans leur tête » (page 442).

- Le capitaine Noble transportait à bord du *Brooks* une douzaine d'oiseaux originaires d'Afrique, afin de les revendre aux Antilles. Les oiseaux étant morts, le capitaine obligea un marin noir à les manger, un chaque jour, enchaîné en haut d'un mât. On le sait parce que le capitaine Noble se vantait de son imagination en matière de châtement, et parce que

des abolitionnistes comme Thomas Cooper estimaient qu'il fallait raconter en détail ce que subissaient les esclaves : « Tous les hommes condamnent la traite en général, écrivait-il en 1787 ; mais il nous faut exhiber des cas particuliers illustrant le caractère abject de ce commerce pour persuader ceux qui sont favorables à la cause de devenir actifs » (p. 483).

- En 1791, un marin du nom de John Cranston déclara devant le grand jury fédéral que le capitaine D'Wolf, à bord du *Polly*, avait jeté par-dessus bord une négresse encore vivante. Cette femme malade devait être supprimée, mais les marins refusant d'exécuter les ordres du capitaine, celui-ci attache la femme à une chaise, masque ses yeux et la bâillonne avant de la descendre dans les flots infestés de requins, grâce à un palan accroché à des sangles. Tout ce qu'a dit le capitaine, ajoute le témoin, « c'est qu'il est désolé d'avoir perdu une si bonne chaise » (pages 499-501).

- Les abolitionnistes se sont servis de l'image, en publiant des vues en coupe et des vues de dessus du *Brooks*, avec les corps entassés des esclaves qui ne disposaient pas d'un mètre carré par personne. L'image très précise et très technique, dans le style de l'*Encyclopédie*, a été reprise presque aussitôt aux États-Unis, où elle a beaucoup fait pour retourner l'opinion. D'après ces dessins, Mirabeau avait fait construire une maquette du navire, un modèle réduit de 90 cm, dont il se servit pour étayer un discours à l'Assemblée nationale contre le commerce des esclaves (page 478).

Tous ces faits parfaitement documentés ne concernent que la marine

anglaise, et ils ont tous eu lieu au XVIII^e siècle, pendant que l'Europe croyait vivre les Lumières, jusqu'à en être aveuglée.

Glose de la marge

L'histoire de l'esclavage n'est pas une marge de l'histoire au sens où cette question serait périphérique. Pourtant, elle peine à trouver la place qui lui revient dans les mémoires collectives comme dans l'enseignement. Est-ce parce qu'elle est transversale et transnationale ? Ou parce qu'on préfère la limiter à un rejet épidermique plutôt que de se pencher sur les questions profondes qui entachent notre humanité ? Car l'histoire de l'esclavage est avant tout une faille béante dans l'idée que l'homme d'aujourd'hui se fait de lui-même. Or qu'est-ce qu'écrire à la marge de la lecture d'un livre qui nourrit cette faille, qui la rend brûlante, obsédante ?

Repérer des passages du livre par des crochets, des étoiles ou des traits, est-ce répéter, dans la vanité de l'écriture, le mal commis par des hommes qui ne sont pas d'une autre espèce que l'humain que nous croyons être ? À moins que les traces dans la marge ne soient le signe de notre effroi face à l'idée que ce que nous lisons de la cruauté des hommes ne nous anéantit pas. Alors nous voulons être sûrs de retrouver les mots, de garder des stigmates, fussent-ils aussi légers que des traces sur le papier...

On remarquera que le parti-pris du livre à l'origine de la liste d'exemples

effarants que Macé nous livre est d'évoquer la Traite des Noirs à partir de son bord, le bateau dans lequel l'esclave est encore une marchandise en transit et pas encore un outil de travail. Qui monte À bord du négrier se penche sur la marge de profit du commerçant, dont la crainte est qu'elle diminue, à cause des hommes qui meurent, se révoltent... Ces pertes économiques achoppent à la question cruciale de l'humanité capable de préférer un quelconque profit au genre humain lui-même. Ainsi, presque au cœur des fragments qu'il transmet à notre mémoire oublieuse ou lacunaire, Macé évoque les calculs du capitaine Luke Collingwood. Tout le reste sera pour ce capitaine, et ceux dont il défend les intérêts, aléas, passe-temps, exemples, cruautés indifférentes. En dressant une liste, Macé installe son écriture dans une marge, qui mieux qu'aucune autre forme sans doute est susceptible de rendre justice à ce autour de quoi elle tourne et s'allonge. L'auteur des Filles de la mémoire¹² nous avait averti dans son premier volume de Pensées simples : la liste est une « écriture en marge, ce que confirme son étymologie, une racine germanique désignant la lisière, la bordure, la bande de parchemin ou de papier étroitement verticale sur laquelle on écrit des repères¹³. » Cette liste-ci, insoutenable, s'interrompt après le renvoi à la gravure bien connue de différents plans d'un bateau négrier. Pour donner un dernier élan à notre réflexion, la marge se referme ainsi sur l'idée que le bateau négrier est un modèle de rationalité, de précision technique. C'est que l'esclavage n'est pas l'envers des Lumières, mais une marge honteuse et qu'on aimerait pouvoir oublier. Glissement dans la marge, la mise en perspective historique de Macé met doublement en abyme cette marge :

non seulement en tant que bribes d'un ouvrage dont il nous invite à sentir le poids et la teneur, mais aussi en figurant la surface même du livre dont il a marqué les marges. Il en découle pour nous une réflexion sur la nécessité de ces dernières, dont l'exploration représente un garde-fou pour la pensée. Sans considération pour ses bords, ses à-côtés, toute pensée risque de se prendre pour un tout, un principe d'ensemble dont on aura beau jeu plus tard de dénoncer les dérives. L'expérience des Lumières, qui ont parfois ébloui la réalité qu'elles prétendaient éclairer, nous apprend que c'est en prenant soin d'explorer les marges que l'on risque le moins de se perdre. ■

Notes

1. Macé Gérard, *Les Balcons de Babel*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1977.
2. Macé Gérard, *Le Dernier des Égyptiens* (1988), rééd. Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1997.
3. Macé Gérard, *Promesse, tour et prestige*, Paris, Gallimard, 2009.
4. Gérard Macé, textes réunis par Marc Blanchet et Jean-Yves Masson, *Revue des Sciences humaines*, Villeneuve d'Ascq, Presses du Septentrion, 2010, p. 7.
5. *Ibid.*, p. 8
6. Macé Gérard, *L'Autre Hémisphère du temps*, Paris, Gallimard, « L'un et l'autre », 1995, p. 13.
7. Macé Gérard, *Pensées simples*, Paris, Gallimard, 2011.
8. Macé Gérard, *La Carte de l'empire, Pensées simples II*, Paris, Gallimard, 2014.
9. À paraître chez Gallimard.
10. Les numéros de pages ci-dessous renvoient au texte source : Rediker Marcus, *À bord du négrier : Une histoire atlantique de la traite*, trad. Aurélien Blanchard, Paris, Seuil, p. 32.
11. Rimbaud, « Le bateau ivre », *Poésies*, 1871.
12. Macé Gérard, *Filles de la mémoire*, Paris, Gallimard, 2007.
13. *Op. cit.*, p. 68.